

Rapid #: -11937491

CROSS REF ID: 191032

LENDER: PIT :: Ejournal

BORROWER: LAF :: Skillman Library

TYPE: Article CC:CCL

JOURNAL TITLE: Revue francaise de psychanalyse

USER JOURNAL TITLE: Revue Franaise de Psychanalyse

ARTICLE TITLE: Douleur narcissique et douleur du narcissisme. L'amour dans 'La Princesse de Clves.'

ARTICLE AUTHOR: Brouti, Ren,

VOLUME: 50

ISSUE: 2

MONTH: 03-01

YEAR: 1986

PAGES: 749-

ISSN: 0035-2942

OCLC #:

Processed by RapidX: 5/24/2017 9:43:06 AM



This material may be protected by copyright law (Title 17 U.S. Code)

Revue française de psychanalyse (Paris)

| Société psychanalytique de Paris. Auteur du texte. Revue française de psychanalyse (Paris). 1986/03-1986/04.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.

- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

[CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE](#)

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.

- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter utilisationcommerciale@bnf.fr.

RENÉ BÉROUTI

DOULEUR NARCISSIQUE
ET DOULEUR DU NARCISSISME
L'AMOUR...
DANS « LA PRINCESSE DE CLÈVES »

I. — DOULEUR NARCISSIQUE
ET DOULEUR DU NARCISSISME

La douleur, chute d'affect, est un témoin de détresse du narcissisme. Elle nous apparaît comme une suspension de la fonction « objectalisante »¹ du moi. Douleur liée à la perte de l'objet ou douleur liée à la menace sur l'amour — improprement appelée perte de l'amour comme nous essaierons de le montrer —, la clinique nous a familiarisés avec ces longues plaintes douloureuses, ces douleurs longtemps rebelles à l'interprétation. Il est vrai que la douleur, malgré l'empathie qu'elle suscite, n'est pas immédiatement partageable (cela est surtout vrai de la douleur qui assombrit le narcissisme) et pas « refoulable » directement, le pansement de l'interprétation qui soulage l'acmé douloureuse ne pouvant rien contre la nécessité du temps qu'il faut pour édifier la barrière des réinvestissements, voire des contre-investissements-remparts.

Typée comme la douleur du deuil, de la dépression mélancolique, plus aiguë comme dans certains états-limites ou de souffrance dans l'hystérie, nous apparaissant pure comme dans la souffrance des amoureux, la douleur est toujours un bouleversement narcissique, que la blessure de l'unité narcissique soit liée à une perte d'objet ou qu'*a fortiori* elle découvre, de plus, des brèches dans l'unité du moi. La notion d'investissement narcissique d'objet, si importante pour l'éclair-

1. Comme l'appelle A. Green.

rage du rapport entre narcissisme et douleur, vient nuancer la possibilité de tableaux cliniques aussi distincts.

L'objet qui participe de l'organisation narcissique du moi — qu'il satisfasse immédiatement le besoin ou qu'il médiatise l'activité pulsionnelle constitutive du désir — comme l'objet destinataire des pulsions sexuelles, sont pris dans un rapport psychique inéluctable au moi. La « perte » qui constitue l'objet, l'objet psychique — « interne » — dans le creux de sa disparition partielle comme objet réel, qui le donne comme une présence perdue, et le... « profit » en introjection pulsionnelle, trouvé par le moi, sont corrélatifs, situent le destin des investissements du moi et délimitent la constitution du dehors et du dedans. Une série de formulations psychanalytiques expriment à leur manière la contribution de la douleur à cette édification narcissique : l'objet qui naît avec la haine... la perte du sein qui fait le lit du moi... la douleur qui fonde le moi... et l'objet qui se constitue dans la douleur... le reste d'objet inassimilable par la satisfaction hallucinatoire et fauteur d'excitation... Mais, à côté de cette douleur « structurante », nous connaissons également des douleurs « mortelles » qui emportent la vie du sujet. La douleur, psychique et physique — dont on pourrait considérer que la douleur morale est la métaphore et qui exprime souvent la souffrance intrapsychique — occupe, en effet, le carrefour entre la relance d'un fonctionnement mental et l'épuisement des investissements de vie, libidinaux et de conservation. Extensive, la douleur ne reste pas dans un « système » et peut drainer tous les investissements jusqu'à la mort.

Ainsi la douleur peut soit influencer — si elle n'en est pas la cause — sur l'économie du choix d'aménagements organisateurs (nous nous souviendrons que la douleur a contribué à constituer l'appareil psychique en participant à la constitution des traces mnésiques), soit être l'expression d'une désorganisation irrémédiable ; deux cas de figure pour la rencontre avec la douleur auxquels nous sommes accoutumés en clinique. La réaction thérapeutique négative, certaines compulsions à répéter en protégeant ; de même, les contre-investissements masochiques, certaine violence chez des sujets « délinquants », certaines défenses fétichiques ou autres édifices pervers, des cas d'incapacité d'aimer, certaines sublimations ne sont pas les moins connus des organisations défensives contre une douleur à valeur traumatique fonctionnant comme une pulsion (une « pseudo-pulsion » selon Freud) ; la douleur non refoulable mais étant à l'origine de contre-investissement, il lui faut passer par la coexcitation sexuelle. Comme mise en tension érogène, la douleur supporte la contrainte à... symboliser et de ce fait

est potentiellement porteuse de représentations. Nous connaissons sans doute moins l'autre cas de figure, non pas tant les douleurs des amoureux du divan et parfois de l'analyste que la souffrance sourde, bien que mortelle, de certaines anorexies ou toxicomanies.

Que cette douleur, du moi ou dans le moi, de vie ou de mort, nous apparaisse comme une fixation régressive de l'angoisse ou un débordement traumatique par l'excitation pulsionnelle, une localisation narcissisante ou persécutive, elle est dans tous les cas reviviscence de la menace sur le lien à l'« objet », que l'objet aimé soit un autre ou que l'objet d'amour soit le moi. Elle est toujours blessure de l'unité narcissique : douleur narcissique du moi confronté à la séparation et révisant péniblement ses investissements ou douleur du narcissisme « lui-même », implacable, apparue au cœur d'un moi se constituant par l'amour, douleur d'un narcissisme en souffrance.

La douleur narcissique de perte de l'objet aimé, le mal d'amour, ne provient pas d'un manque d'amour du fait de la disparition ou de la séparation d'avec la personne aimée mais d'une rupture dans la continuité « narcissique » inhérente à la dynamique d'investissement de l'objet. Le moi livré au retour pulsionnel peut être débordé, les contre-investissements ébranlés, le tentant recours à l'identification narcissique non exclusif de libération d'amour — même mort, un mort continue à aimer par son souvenir —, de libération de haine. La douleur de perte mais aussi de résurrection des souvenirs est une douleur de détachement, d'arrachage douloureux ; elle se maintient dans la sphère de l'« économie », et l'hémorragie libidinale est endiguée.

La douleur du narcissisme par perte de l'amour, l'objet amour mis à mal, dévoile la nudité de « l'identification amoureuse » et la difficulté à investir, témoin de la fragilité de l'organisation narcissique, à laquelle tente, en un premier temps, de pallier le désordre pulsionnel (le mal de voir, le mal de toucher, le mal de sentir), puis la régression du moi. Ce qui fait souffrir, c'est la menace sur l'amour (sur un lien qui consubstantialise sujet et objet) ou l'attaque... par l'exigence amoureuse, menaces pour les investissements narcissiques, pour la structure. La détresse apparue fait appel à la libido, la drainant et entretenant de ce fait la douleur, douleur auto-entretenu de déni de perte.

L'investigation de l'« objet » de la douleur nous a ainsi paru mériter autant d'intérêt pour une connaissance du fonctionnement mental, dans la perspective de l'« objet perdu », que le problème de la perte de l'objet. L'histoire de la psychanalyse révèle d'ailleurs le glissement opéré, d'une approche de la maîtrise de l'excitation douloureuse vers des

considérations autour du fonctionnement des dérivés psychiques de la satisfaction hallucinatoire. Glissement qui a permis à la psychanalyse de conquérir ses lettres... A partir du moment où l'hystérie capte l'intérêt de Freud et où le registre du désir vient assourdir la souffrance, la « perte » sera posée en termes d'angoisse de castration, et donc d'objet - « personne », plutôt que de destin de l'objet de la pulsion. La question des affects douloureux et de la présence (excitation) - absence (objet médiateur) douloureuse, des expériences mnésiques pénibles ou traumatiques, des douleurs « par manque de représentations ou de liaisons » passe au second plan. L'intérêt bientôt porté par Freud à la libido narcissique² ne l'empêchera toutefois pas, au moment d'aborder le travail douloureux de deuil³, d'évoquer simultanément le problème de la perte (et de la redistribution des investissements) et celui de la qualité de ce qui est perdu, qui renvoie à la nature même des affects dont la douleur protège. Point fondamental que Freud contournera, un certain moment, à l'abri de son intérêt pour le concept d'identification narcissique puis d'identification régressive narcissique à la mère⁴. Concepts pour lui moins douloureux à envisager que la... désidentification d'avec la mère, renoncement intolérable car générateur d'affects d'absence, de souffrance, de haine, envahissants, dont l'élaboration peut s'avérer une gageure. Mais si, comme nous le savons, la libido ne renonce pas à ses objets, c'est le moi qui fait le choix ! Nous pourrions donc dire que c'est la douleur dans sa vie, autour de lui, comme dans son expérience clinique, qui amènera Freud, après la première grande guerre, à revoir sa théorie du moi et la dernière formulation de la théorie de la libido. Cela même si la théorie de la pulsion de mort, notamment conçue comme une attaque interne de la pulsion inhérente à la pulsion, en vient parfois à faire oublier qu'elle sert à « expliquer » la défaillance structurale, la faillite du refoulement, là où autrefois la douleur comme « mise en tension » de la décharge était invoquée... A l'association, touchante et clinique bien que simpliste, entre expérience de la douleur et expérience du désir, des premiers temps de la psychanalyse, s'est substituée la très élaborée association pulsion de mort et pulsions de vie.

Une des conséquences en tout cas, après « l'hystérie », de la secondarisation du discours psychanalytique, sera la place subsidiaire accordée au problème de la douleur du fait de la théorie de la pulsion de mort.

2. S. Freud, *Pour introduire le narcissisme*.

3. S. Freud, *Deuil et Mélancolie*.

4. S. Freud, *Un cas de paranoïa chez la femme*.

La douleur ne sera le plus souvent envisagée que dans l'alliage avec la libido et sous l'angle de la coexcitation sexuelle et du masochisme. Le rôle du surmoi (après-coup « critique ») prévaudra sur les aspirations-incitations des exigences idéales. Il sera plus rarement question de cette alliance plus étrange entre la « pulsion de mort » et... la douleur, où la douleur, surgie à la charnière des investissements libidinaux, devient le charnier d'une libido asservie à l'idéal du moi. Si être « esclave » de sa douleur permet à certains sujets de s'accrocher aux ombres de leur amour le temps d'en retrouver l'éclat, visée de vie narcissique, d'autres se consumeront au feu de leur douleur, triomphe avec la mort de leur narcissisme en souffrance.

D'où l'importance d'une approche de la « perte » qui se recentre sur ce qui a été ou n'a pu être du côté du moi et de son idéal, de ce qui a été des traces constitutives du psychisme et de ce qui n'a pu être de l'absence psychique qui constitue ces traces. D'un recentrage sur les états de détresse du moi, sur la douleur non seulement comme prototype mais expérience initiale — au sens d'initier — des affects de perte, ainsi affects d'après-coup. Et l'on pourrait faire remarquer que les « états affectifs tels que le deuil, l'état amoureux, sans oublier le sommeil et le phénomène de rêve » que Freud dit être les « prototypes normaux de divers syndromes morbides »⁵ représentent déjà une élaboration de la douleur, de l'amour et du narcissisme. Ce recentrage sur la douleur replace l'essentiel de la perte dans la solution de continuité narcissique du côté du processus d'investissement identificatoire primordial et de ce que Freud appelait les « états précoces de la libido », l'auto-érotisme et sa possibilité de liaison avec l'objet, celle des fantasmes auto-érotiques d'objet. « Liant » auto-érotique en l'absence de l'objet, dont la possibilité et la qualité conditionnent les avatars psychiques de la séparation d'avec la mère, d'avec l'autre.

Toujours est-il que ce retour à la douleur permet de revoir la question de la « perte de l'amour ». Freud, très tôt dans son œuvre, a évoqué la perte de l'amour mais ce n'est qu'à l'occasion du resurgissement théorique du problème des affects et de la douleur qu'il l'a élaborée comme telle, au travers d'une comparaison établie entre les deux sexes. Ainsi dans *Inhibition, symptôme et angoisse* nous confronte-t-il avec la formule que là où l'homme craint de perdre son pénis, la femme craint de perdre l'amour. Cette dernière crainte est ainsi mise en parallèle avec l'angoisse de castration, avec ce qui promeut le fonc-

5. S. Freud, *Métapsychologie*, Gallimard, p. 162.

tionnement psychique... Parallélisme qui ne laisse pas d'intriguer puisqu'il suggère d'une part l'idée que la femme ne serait pas mue par la peur de perdre quelque chose de son corps, d'autre part que l'Inconscient peut se représenter une peur de perdre autre que celle d'une partie de corps (métaphore du tout), ce que Freud pourtant n'est pas près d'admettre — soulignons-le — à propos de la mort. Pour lui, la fille confrontée avec la castration recherche le pénis de l'homme, puis l'enfant, enfin le père érotique mais, avec la triple déception, connaît la peur de perdre... l'amour de sa mère, mais rien de son corps. A quoi équivaldrait alors la représentation « perte de l'amour » ? Serait-ce la disparition du désir sexuel, l'aphanisis que Jones décrit ? Serait-ce la perte narcissique (secondaire) de la provision narcissique en identifications postœdipiennes à moins qu'il ne s'agisse du capital narcissique foncier des introjections du moi ? (Manière badine de parler des « amours » comme d'avoirs, ou manière frileuse de s'accrocher à l'amour comme à sa propre « existence »...) Ne serait-ce pas plutôt la menace sur cette « partie » du moi, l'idéal, qui permet, avec la projection narcissique sur l'autre, la représentation de l'objet comme séparé, mais qui, du fait de l'ancrage auto-érotique de cet idéal, assurerait à l'amour une retraite soutenable ? La peur de perdre l'amour, affect indépendant de la réalité de l'abandon par l'objet, puisque la crainte peut paradoxalement surgir alors que l'amour de l'objet n'a jamais été aussi vif, peut être considérée comme un vécu manifeste à deux niveaux : celui de la culpabilité œdipienne (la peur de perdre l'amour selon Freud) et la sphère, surtout, à laquelle elle renvoie, celle de la culpabilité auto-érotique (la peur de destruction interne du corps que les scénarios œdipiens kleinien lient à la masturbation et à l'effraction des mauvais pénis). Quant à la signification latente de la peur de perdre l'amour, dans les deux sexes, elle me paraît être celle d'une menace — soit du fait de l'abandon de l'objet, soit au contraire du fait de la nécessité amoureuse de l'investir impérieusement — sur le narcissisme du moi resté dépendant du lien à l'objet, menace sur l'activité représentative d'objet, sur les fantasmes auto-érotiques d'objet plutôt que sur l'amour par l'objet même. C'est une peur de perdre la tête... Elle peut amener parfois au retrait amoureux, au nom de l'amour, sans que cette retraite puisse toujours assurer du répit au narcissisme livré à sa douleur. Le malheureux destin de la Princesse de Clèves m'a paru, de ce point de vue, une tragique illustration des rapports entre amour, narcissisme et douleur.

II. — LA DOULEUR DANS LA PRINCESSE DE CLÈVES

... Un cadre en trompe l'œil et des modèles impossibles...

La Princesse de Clèves, roman de Mme de La Fayette, écrit au XVII^e siècle, engage d'abord le plaisir littéraire et la connaissance d'une époque : la cour de France au XVI^e siècle sous le règne de Henri II. Il figure néanmoins au patrimoine de notre mémoire convoquée par l'histoire des amours impossibles et des grandes douleurs. Plusieurs lectures peuvent en être faites : généreuse, autour de la condition féminine, épique, de la lutte entre l'amour et le devoir, plus prosaïque, entre l'amour d'objet et l'amour narcissique, plus insistante, entre l'idéal du moi et le surmoi, nosographique et inutile entre l'hystérie et dépression mélancolique... A une époque où la licence est la règle et n'a pour seule butée que le cadre des lois de la cour, la peu banale passion de Mme de Clèves et sa quête d'absolu s'inscrivent « hors cadre » et sa douleur dans... l'intemporel : son tragique est en cela une source d'interpellation pour le psychanalyste, étudiant la douleur dans l'état amoureux.

Si l'amour est l'axe de ce texte littéraire, la question de la douleur y est constamment, faute d'être résolue, en « solution » dans un bain de langage. La réalité historique d'un tel amour nous importe peu : il est vrai, et l'important pour nous n'est pas la dissection des principaux personnages mais leur puissance d'évocation et de convocation de notre expérience clinique. Certes, la clinique de l'état amoureux inter pelle par sa prétention de réduire l'amour à certaines dérives « pathologiques » de son état mais elle peut s'avérer secourable... et démonter quelques clichés obstinés : tel celui du refus des passions censé assurer la quiétude, croyance au départ stoïcienne mais dont l'ordre moral dit bourgeois semble s'être inspiré pour le triomphe du... narcissisme phallique... La clinique permet également de nuancer certains schémas psychanalytiques au mécanisme rassurant à l'abri du parapluie triangulaire œdipien classique.

L'histoire de la princesse de Clèves est certes l'histoire d'une femme saisie par la passion et se sentant aussitôt dessaisie de tout... mais les hommes amoureux, dans ce roman, y souffrent aussi, leurs histoires d'amour n'étant guère conquérantes ni leur douleur silencieuse. Il est indubitable que Mme de La Fayette, écrivant au XVII^e, à un moment où apparaît un frémissement féministe (que Molière tentera de ridiculiser), ait voulu mettre en scène l'impasse « féminine », et si, de ce point de vue, son choix du XVI^e siècle pour situer son état d'âme est fort habile, il y a peut-être plus d'une intuition dans cette rétro-projection — à « la source » — de la détresse féminine, sans doute celle des conflits intrapsychiques et contradictions internes à la femme (sa propre vie en témoigne autant que son œuvre) qu'en femme de lettres elle a pu partiellement sublimer... mais dont la lettre de son texte reste imprégnée. En cela, sa contribution nous est fort précieuse et reste actuelle : elle nous en apprend davantage que certains discours féministes de modernes amazones.

L'action se situe à la cour. Cour de « belles personnes et d'hommes admirablement bien faits »⁶. La redondance des couleurs, ornements, pavillons et emblèmes, dans une véritable galerie des glaces, où les portraits vivants qui nous sont montrés sont en train de voir, de se regarder ou d'être vus, où toute

6. P. 3. *La Princesse de Clèves*, Mme de Lafayette, Ed. les Belles Œuvres littéraires, Jules Taillandier, 1927.

différence se noie rapidement dans le recours superlatif à la valeur, à la grandeur, à la noblesse, à l'admiration, vient imposer à notre esprit la fonction rassurante du narcissisme (secondaire), chaque courtisan formant avec la cour un « couple », pourrait-on dire, qui lui réfléchit ce qu'il y a mis comme grâce. L'éclat des femmes, la cour le leur confère ; à la cour, sorte de néo-sérail, chaque femme jouit du prestige de son nom ; à l'ombre de cette cour, le nom supporte ses exigences mais sans ce nom (consacré), elle n'est que l'ombre d'elle-même...

Le récit impose rapidement un second contraste : entre une véritable chaîne masculine — les hommes situant une hiérarchie avec ses codes, ses règles, ses personnages entre lesquels coule le courant de l'amitié, voire dans la rivalité, et qui s'ordonnent autour du personnage central, « astral », puissant et éclatant, du roi, représentation en l'occurrence phallique narcissique — ... et des femmes déchirées entre elles. Une partie de la problématique intrapsychique de Mme de Clèves ne nous apparaîtra, de ce fait, que dans ce déroulement, par la projection et le déplacement, dans le champ intersubjectif des liens de femmes entre elles. Le texte pourrait ainsi être considéré comme une représentation de la discorde féminine interne et de sa douleur.

Il n'y a donc, dans cette histoire, pas de place à la cour pour des femmes unies : il n'est guère question de maternité, ni de partage de la vénération masculine, il n'y a pas de trace représentée de liens homosexuels entre elles, mais... « les dames que l'on appelait de la petite bande (le) partageaient tour à tour »⁷, le roi et d'autres hommes. Par contre, la rivalité entre femmes ne cessera, notamment dans la description à épisodes du lien qui relie la reine, Catherine de Médicis (future instigatrice de la Saint-Barthélemy), à la maîtresse Mme de Valentinois (Diane... la chasseresse), de sentir fort son... œdipe « kleinien », et d'éprouver, à tour de rôle, la vanité de la lutte de ces titanes rivales. Le roman débute d'ailleurs, telle une ouverture d'opéra tragique, par le récit du destin de Mme de Valentinois : ouverture en forme d'avertissement à la princesse de Clèves, encore jeune demoiselle de 16 ans : rien n'y fait pour une femme à vouloir l'être par elle-même sans la loi de l'homme... Oracle dont la réalisation scellera le destin tragique de... la princesse de Clèves elle-même, en même temps que l'éloignement de la cour, à la fin du livre, de Mme de Valentinois. Ce destin nous est apparu comme celui du narcissisme « féminin » de la femme, de cette féminité à la recherche de son origine et des sources de son désir, en quête d'une reconnaissance qui ne doive pas tout à la loi des hommes et sa reconnaissance sociale mais qui se fonderait aussi sur sa propre loi « naturelle ».

Trois figures du destin féminin, autant de modèles « maternels », vont être proposées — dès les premières pages — à Mlle de Chartres, jeune vierge (dont le prénom n'apparaît jamais dans le roman comme si ce qui pourrait représenter quelque filiation féminine devait rester couvert par le patronyme) : trois représentations « narcissiques » : celle de la vertu, par sa propre mère, celle de la gloire et de la puissance par Catherine de Médicis, celle de la splendeur de la séduction par la duchesse de Valentinois. Respectivement une femme sans homme, une femme trompée et abusée mais puissante et abusive, une maîtresse-femme. Toutes trois distillent la leçon de l'impossible conciliation entre l'aspiration féminine idéale et la loi paternelle, conciliation qui réduirait le partage entre l'exigence du corps propre féminin narcissique érotique, récupérée comme phallus, et la revendication phallique narcissique. Conciliation telle que pourrait la viser un transfert homosexuel « féminin » sur l'être aimé, femme ou homme. La duchesse de Valentinois, support de la féminité

7. *Ibid.*, p. 46.

(narcissique), viendra occuper la place de l'objet décevant de l'homosexualité « féminine » de la femme : elle cristallise l'admiration des femmes et leur envie mais les débris de cet idéal, fragile comme le cristal, révèlent le pouvoir catalyseur de haine qu'elle a sur les femmes. La reine, support de la revendication narcissique (phallique), porte l'illusion du pouvoir phallique et de l'homosexualité « masculine » de la femme : elle force l'estime des femmes, mais cet éminent représentant féminin de la puissance est aussi un modèle de représentation de sa féminité et de refoulement de la haine vouée à rester refoulée (et plus tard dévolue aux... « massacres internes » de la Saint-Barthélémy). Le double échec de ces femmes, l'une étant le double de l'autre, annonce l'échec à venir du « modèle hystérique » pour la princesse de Clèves, l'échec de toute conciliation bisexuelle, d'un aménagement œdipien et identificatoire qui rendrait tolérables, le moment venu, à la Princesse, son infidélité et son amour... Et la vraie mère ? Ses leçons sont rudes : à vouloir être femme, il faut... renoncer à l'amour. Elles donnent la mesure de la ruine de tout espoir d'un « transfert féminin » sur l'être aimé. Les propos de Mme de Chartres, veuve « d'une vertu et d'un mérite extraordinaires »⁸ à sa fille, où l'éviction du souvenir de son homme, le père de Mlle de Chartres, ne laisse pas de réfrigérer (M. de Chartres n'apparaît dans le roman que par l'unique mention de sa « mort jeune » et au travers du déni de la dépression de sa veuve), sont en même temps l'éloge de la nécessaire vertu et le constat de son... impossibilité (!)... « Elle faisait souvent à sa fille des peintures de l'amour, elle lui montrait ce qu'il y a d'agréable pour la persuader plus aisément sur ce qu'elle lui en apprenait de dangereux »⁹. Repliée sur sa fille dont elle a fait son objet d'identification, par une sorte de « délégation projective » qui la fait vivre (restant toutefois marquée par l'identification narcissique à l'objet perdu) elle aspire à marier ainsi Mlle de Chartres à « ce qu'il y avait de plus grand à la cour »¹⁰, le prince Dauphin, fils du duc de Montpensier. Identification par procuration qui lui fait l'économie du deuil, mais doublée d'une vigilance surmoïque répressive sur les désirs de sa fille (comme sur les siens). Véritable pédagogie des dangers du désir féminin, dont la signification latente, puisant dans sa culpabilité à l'endroit de l'époux mort, n'échappera pas à sa fille lorsque la future princesse de Clèves sera confrontée avec le sacrifice de son propre époux, le prince de Clèves... puis avec sa mort. Grandeur morale de l'image d'une mère dont les constantes incitations anté-œdipiennes et antinarcissiques masquent redoutablement la déception de son idéal et la souffrance du narcissisme... et, pour sa fille, image morale vouant au Culte du narcissisme, mais n'est pas « narcissique » qui veut...!

... Naissance d'un amour...

L'histoire d'amour commence avec l'apparition à la cour du roi Henri II « où l'amour était toujours mêlé aux affaires et les affaires à l'amour »¹¹ de la jeune demoiselle de Chartres « beauté parfaite qui attira les yeux de tout le monde »¹², des reines et du prince de Clèves lequel « conçut pour elle... une passion et une estime extraordinaires »... d'autant que « ses regards l'embar-

8. *Ibid.*, p. 13.

9. *Ibid.*, p. 14.

10. *Ibid.*, p. 25.

11. *Ibid.*, p. 21.

12. *Ibid.*, p. 13.

rassaient »¹³. L'ayant « vu(e) le premier »¹⁴, il y voyait « un heureux présage » lui donnant quelques avantages sur son rival : le chevalier de Guise, pour lequel il éprouva une « jalousie plutôt fondée sur le mérite de ce prince que sur aucune des actions de Mlle de Chartres »¹⁵ ; l'intérêt de son rival le stimulait puisqu'il « devient passionnément amoureux » et souhaita épouser... Mlle de Chartres bien qu'il ne fût pas lui-même « un Prince de sang ». Il dut attendre le décès de son père, le duc de Nevers, qui le lui avait interdit, pour évoquer avec la jeune demoiselle avec « passion et respect » son dessein de l'épouser l'avertissant qu'il serait « éternellement malheureux si elle n'obéissait que par devoir aux volontés de Madame sa mère »¹⁶. Mlle de Chartres fut « touchée de reconnaissance du procédé du Prince... tant sage pour son âge... »¹⁷. Bien que n'ayant « aucune inclination particulière pour sa personne », elle consentit à l'épouser « avec même moins de répugnance qu'un autre »¹⁸ comme elle le dit à sa mère, à la grande « joie » de celle-ci.

Le mariage se fait sous le signe de ce que nous appellerons un double espoir contrasté entre époux, le prince « éperdument amoureux »¹⁹ mais voué à occuper sa place, dans le prolongement des contre-investissements narcissiques de sa fiancée, destinée à la protéger de toute inclination érotique... et féminine narcissique. La collusion mère/fille qui ne manque pas de nous troubler, plus qu'une soumission d'une jeune fille de l'époque à sa mère, se précisera dans le roman sous la forme d'une double exigence jumelée bien que contradictoire, celle d'un surmoi archaïque « maternel » et celle d'un idéal « narcissique féminin » (plutôt que d'un conflit entre un surmoi œdipien et un moi). Mariage, pour la Princesse, sous le sceau de « l'estime et de la reconnaissance » pour cet homme qui l'ayant « vu(e) le premier » s'était inscrit dans une position d'identification paternelle. Pacte inconscient fragile pour les deux époux dès lors que l'amour de la princesse secouera ses protections et que le narcissisme phallique du prince sera mis à rude épreuve dans la jalousie. Mariage trahissant la visée de Mme de Chartres mère qui admirait que le « Cœur » de sa fille « ne fut point touché » et que sa « pitié (pour son mari) ne la conduisait pas à d'autres sentiments »²⁰, ce qui fut « cause qu'elle prit de grands soins de l'attacher à son mari », cet homme qui l'avait désirée « avant que de la connaître... dans un temps où personne n'osait plus penser à elle »²¹. Mariage enfin qui n'entame guère la virginité... psychique de la princesse de Clèves : « Pour être son mari, il ne laissa pas d'être son amant parce qu'il avait toujours quelque chose à souhaiter au-delà de sa possession »²².

L'apparition du duc de Nemours dans la vie de la Princesse annonce l'éveil de son amour. D'abord « curiosité » et impatience de le voir dans un contexte d'identification timide à la reine Dauphine, dont elle est la dame d'honneur, puis un jour, la rencontre au bal, la « surprise » à la vue de cet homme « Brillant... dans sa personne » que « le Roi lui cria de prendre »²³. La Princesse danse avec cet inconnu, qu'elle reconnaît, mais ira le soir même confesser à sa mère son

13. *Ibid.*, p. 16.

14. *Ibid.*, p. 21.

15. *Ibid.*, p. 31.

16. *Ibid.*, p. 31.

17. *Ibid.*, p. 32.

18. *Ibid.*, p. 32.

19. *Ibid.*, p. 31.

20. *Ibid.*, p. 35.

21. *Ibid.*, p. 35.

22. *Ibid.*, p. 36.

23. *Ibid.*, p. 39.

« esprit si rempli de ce qui s'était passé au bal »... D'autres rencontres vont pourtant avoir lieu avec de Nemours, dont « l'inclination violente » et la « douleur » inspirée « des premiers désirs de plaire » firent que, « se voyant souvent et se voyant l'un et l'autre ce qu'il y avait de plus parfait à la cour, il était difficile qu'ils ne se plussent infiniment »²⁴.

Si le cadre de cet amour semble, dans la symétrie manifeste des positions, avoir été la double quête du double narcissique — de Nemours est privé d'Elizabeth d'Angleterre (à laquelle le roi le destine) comme Mme de Clèves a été privée du prince Dauphin —, l'amour « érotique », émergeant avec la séduction de l'amant, le plaisir narcissique de la Princesse est envahi par le « transfert », sur cet homme objet narcissique idéal, de son attente érotique « perdue » dans la relation maternelle. Rappelons ici l'importance du « fantasme d'idéal du moi » qui aménage à l'amant, avec son « désir premier de plaire », sa place dans le fantasme inconscient auto-érotique d'une femme, comme au petit garçon dans celui de sa mère... « Il n'y avait aucune dame dont la gloire n'eut été flattée de le voir attaché à elle », nous est-il dit de cet homme²⁵. Notre lecture se conforte du fait que l'émergence du sentiment amoureux de la Princesse va s'accompagner de l'interpellation de sa mère sur les non-dits du passé : « Bien loin de vous accuser de redire les histoires passées, je me plains Madame que vous ne m'ayez pas instruite des présentes et que vous ne m'avez point appris les divers intérêts et les diverses liaisons de la Cour »²⁶. Non-dits dont la charge silencieuse accuse l'initiation sexuelle incestueuse par la mère et l'impossible animation, de ce fait, d'un fantasme de réalisation incestueuse ! Certes, dans le manifeste du texte, la question concerne le roi et sa maîtresse, qui fut aussi celle de son père (François I^{er}) mais le fond de la question demeure : une femme peut-elle affronter les passions de l'amour si elle n'en a été que dissuadée par sa mère ? car la reconnaissance de l'érotisme d'une fille par sa mère ne peut que donner une assise souple au refoulement de la féminité que cette reconnaissance impose mais dont s'induisent également les possibilités féminines. Toujours est-il que la réponse de Mme de Chartres à sa fille vint sous la forme d'une nouvelle fresque historique et dissuasive. Elle lui peignit un tableau de menaces, vengeance et malheur, au sein des relations triangulaires entre le roi, la duchesse de Valentinois et l'amant de celle-ci, le maréchal de Brissac. L'allégorie n'eut pas l'impact attendu mais la princesse de Clèves s'abstint désormais de parler à sa mère des sentiments de son entreprenant amant, soustrayant ainsi à la perception de celle-ci son activité de pensée mue par l'auto-érotisme bisexuel autour, nous semble-t-il, du pénis érotique (du père) narcissique (maternel).

... Apparition de la douleur...

L'attaque frontale devait, par contre, venir du côté dont elle s'était peu gardée, sous la forme d'un dévoilement de son inclination pour le duc de Nemours par la reine Dauphine, son double féminin. Mme de Chartres en profita pour intimer à sa fille de prendre du recul par rapport au couple supposé de Nemours et... reine Dauphine « afin de ne pas vous trouver mêlée dans les aventures de galanterie »²⁷. C'est dans un tel contexte d'interdit œdipien porté sur... la scène primitive, venant briser l'investissement érotique d'un « atta-

24. *Ibid.*, p. 42.

25. *Ibid.*, p. 46.

26. *Ibid.*, p. 44.

27. *Ibid.*, p. 63.

chement narcissique » dynamisé par un fantasme originaire de séduction, qu'apparut, dans le texte, la douleur : « On ne peut exprimer la douleur qu'elle sentit de connaître par ce que lui venait de dire sa mère (notons la condensation en la mère des deux images érotique et narcissique de la reine Dauphine et de la vraie mère), l'intérêt qu'elle prenait à M. de Nemours »²⁸. Douleur et sentiments de « honte » d'elle-même, de « blessure » et d'humiliation par l'amant et la reine Dauphine. Douleur que nous pouvons mettre en rapport avec la répression de la tentative de réorganisation auto-érotique face à la scène primitive excitante et à l'échec de l'investissement narcissique, laissant la Princesse nue devant les effets d'une perte double « d'objet » et narcissique, nue avec sa culpabilité de ne pouvoir trouver l'amour... de son idéal du moi. Cette culpabilité se traduisit, dans le roman, par la retraite de la Princesse auprès de sa mère et sa décision de se confesser à elle, mais Mme de Chartres est... malade et son état s'aggrave...

Mme de Clèves sera soutenue par son mari mais son amant n'est pas en reste : sa cour, sa vue lui font plaisir mais son absence (!) lui laisse entrevoir que c'est « le commencement des passions (et) il s'en fallait de peu qu'elle ne dût le haïr par la douleur que lui donnait cette pensée »²⁹. Si l'intérêt érotique nous paraît avoir été relancé par la douleur de la profonde blessure narcissique, de se sentir aussi dépendante de la présence physique de son amant, interdit par sa mère, au moment où celle-ci se meurt, et d'en éprouver un tumulte douloureux que seule la haine pouvait apaiser, nous semble ainsi confronter la Princesse aux affects pénibles d'un vide de traces de représentations (carence d'un pare-excitation « interne ») autour de l'insupportable représentation de disparition. Pauvreté de l'introjection pulsionnelle, fragilité du narcissisme, menace de mort sur l'amour, comme la suite de cette histoire malheureuse va le montrer.

L'état de Mme de Chartres empirant, elle fait appeler la Princesse et lui... injecte ce redoutable testament : « Songez ce que vous devez à votre mari, songez ce que vous devez à vous-même... (!) si quelque chose était capable de troubler le bonheur que j'espère en sortant de ce monde, ce serait de vous voir tomber (!) comme les autres femmes, mais si ce malheur vous doit arriver, je reçois la mort avec joie pour n'en être pas le témoin... (!)... adieu ma fille, finissons une conversation qui nous attendrit trop l'une et l'autre... (!) et souvenez-vous si vous pouvez de tout ce que je viens de vous dire »³⁰. Puis, « sans vouloir l'écouter » et sans vouloir « revoir sa fille », elle mourut ! Nous pourrions gloser sans fin sur ces injonctions manifestes de « devoir », sur le refus de « voir », « d'écouter », de « s'attendrir » de Mme de Chartres, sur l'incrimination matricide d'un « faux pas » amoureux de sa fille, en un mot sur l'hypothèque ainsi jetée, avec la répudiation de l'amour de la Princesse, sur son activité auto-érotique psychique, « originaire » de son droit d'imaginer, d'avoir des fantasmes érotiques, hypothèque sur son droit de « naître » au monde du désir et du plaisir... Le décès de sa mère plonge Mme de Clèves « dans une affliction extrême... sa douleur, on n'en a jamais vu de pareille... le besoin qu'elle sentait qu'elle avait de sa mère pour se défendre contre M. de Nemours »³¹ ne laissait pas d'y en avoir une grande part... La Princesse s'accroche à son mari « et il lui semblait qu'à force de s'attacher à lui, il la défendrait contre M. de

28. *Ibid.*, p. 64.

29. *Ibid.*, p. 68.

30. *Ibid.*, p. 69. Les points d'exclamation ne sont pas dans le texte mais ont été introduits dans cet article par moi.

31. *Ibid.*, p. 70.

Nemours »³². Détresse d'un moi inachevé, nécessité d'un « pare-excitation externe »... régression qui la protège de la dépression.

A l'abri de l'identification maternelle du prince de Clèves et du « transfert » maternel sur son époux, ce lien régressif, doublé d'un éloignement-évitement « visuel » de l'amant, protège la Princesse de ses angoisses œdipiennes bien que la laissant assoiffée d'amour depuis la déconvenue narcissique de son mouvement d'idéalisation... Mais il protège également son mari lui-même, et pour un temps, d'un scénario d'infidélité qui ne tardera pas toutefois à envahir les pages du roman. C'est l'histoire de la « tromperie » par Mme de Tournon de son amoureux le duc de Sancerre, apparemment au profit de son amant secret, M. d'Estouteville ; la mort de Mme de Tournon, révélant à Sancerre son infortune. Scénario triangulaire anticipant sur cet autre qui va impliquer Mme de Clèves, son mari (en position de soumission homosexuelle à son ami Sancerre) et son amant, le duc de Nemours. La description de la douleur du duc de Sancerre, lequel « éprouve à la fois la douleur de la mort et celle de l'infidélité »³³, est l'occasion, pour nous, de percevoir la différence, toute en nuances (et liée à la structure du narcissisme), entre la douleur de la perte d'objet et la douleur de la perte d'amour, entre la vive douleur du narcissisme avec le vécu d'infidélité et la « douleur si profonde et si tendre » tempérée par la « douceur » des souvenirs, liée à la mort de l'objet aimé. Les propos tenus par Sancerre nous fournissent aussi matière à réflexion sur les cas de « suspension » d'un travail de deuil : ... « Mon âme est remplie et pénétrée de la plus vive douleur et de la plus tendre amour... dans un temps où son idée est dans mon cœur comme la plus parfaite chose qui ait jamais été... je trouve que je me suis trompé et qu'elle ne mérite pas que je la pleure ; cependant... je sens son infidélité comme si elle n'était point morte. Si j'avais appris son changement devant sa mort, la jalousie, la rage m'auraient rempli et endurci contre la douleur de sa perte, mais je suis dans un état où je ne puis ni m'en consoler ni la haïr »³⁴. Le travail de deuil de l'objet peut difficilement se faire si l'objet mort, objet jusqu'alors idéalisé et destinataire d'un investissement narcissique d'objet, n'a pu également supporter, de son vivant, la projection des pulsions hostiles. « L'identification projective » nous apparaît ainsi, par surcroît, comme un mécanisme garant de la possibilité de la séparation d'avec l'objet lors du travail de deuil, qui suit l'identification narcissique, et une prémisse nécessaire au travail de détachement, de « meurtre » de l'objet mort ! Dans les cas de douleur par perte de l'amour, l'impasse sur l'identification projective fait qu'en cas de désillusion brutale, d'un écroulement narcissique, la « fécalisation » de l'idéal projeté en entrave la réincorporation et empêche le mouvement élaboratif de la haine, de détachement des souvenirs réactivés, hypothèque le « meurtre » de l'objet, vouant le sujet à nier, nécessité narcissique oblige, la mort de l'objet...

Rassurée par le fait que « la douleur de sa mort (celle de sa mère) avait fait une suspension à ses sentiments qui lui faisait croire qu'ils étaient entièrement effacés »³⁵, la princesse de Clèves se résout à revenir à Paris avec son mari inquiet de l'état de santé de M. de Sancerre... Son amant, le duc de Nemours, lui manifeste son amour et la voilà « pénétrée de reconnaissance et de tendresse » pour cet homme qui « négligeait pour l'amour d'elle les espé-

32. *Ibid.*, p. 71.

33. *Ibid.*, p. 88.

34. *Ibid.*, p. 85.

35. *Ibid.*, p. 91.

rances d'une Couronne (la reine Elizabeth d'Angleterre) »³⁶. Tous sentiments empreints d'un sentiment « trouble » de jalousie... à l'égard de la reine Dauphine. « Trouble » et « agitation » du fait d'un homme qui plaît et occupe sa « liberté de rêver »³⁷, mais dont elle se flattait jusqu'ici de « l'espérance de ne le pas aimer ». Elle décide donc d'éviter sa « présence » ! Pari aveugle sur l'amour d'être aimée (narcissique), lequel, contrairement à l'investissement amoureux — actif — de l'autre, pourrait non seulement la prémunir de l'épreuve de dévoration amoureuse (de son moi) mais alimenter son narcissisme... C'était compter sans la fougue de l'amant qui trouva vite la parade en dérochant à M. de Clèves le portrait qu'il avait de son épouse. Episode du portrait volé, destiné à alimenter dans l'après-coup — épisode de la lettre d'amour — la jalousie ravageuse et mortelle de M. de Clèves. Mme de Clèves, qui avait surpris le vol de son portrait par son amant, « jugea qu'il valait mieux le lui laisser... (étant) bien aise de lui accorder une faveur qu'elle lui pouvait faire sans qu'il sût même qu'elle la lui faisait »³⁸. En possession de son portrait, de Nemours put partager la « liberté de rêver » auto-érotique de la Princesse puisqu'il « s'en faisait aimer malgré elle » voyant « dans toutes ses actions cette sorte de trouble et d'embarras que cause l'amour dans l'innocence de la première jeunesse »³⁹. Faisant face à la « violence de l'inclination qui l'entraînait vers M. de Nemours »⁴⁰, la Princesse, quant à elle, s'accommoda mal des allusions jalouses de son mari, ainsi dépouillé narcissiquement (et bientôt livré à l'angoisse de sa propre féminité jusqu'ici contenue projetée en son épouse) et éprouva « des remords » réveillant en elle l'injonction surmoïque de sa mère morte la menaçant d'abandon.

« Il n'y avait plus rien qui la pût défendre »⁴¹. Mme de Clèves se résout à fuir à nouveau l'« objet » pour ne pas perdre... l'amour. Evitement venant entraver cette nouvelle tentative d'organisation auto-érotique d'un scénario œdipien. L'inclination de la Princesse dont elle « n'était plus maîtresse » et qui se laissait deviner allait toutefois provoquer une première victime : le Chevalier de Guise, amant éconduit mais toujours amoureux, et, « si pénétré de douleur » qu'il lui annonça sa mort à venir, ce qui advint lors du siège de... Rhodes que le Chevalier s'était mis dans l'esprit de prendre...

C'est dans cette situation d'équilibre instable entre des recours régressifs et des élans œdipiens — la jalousie induite en plusieurs personnes de l'entourage de Mme de Clèves lui masquant mal son propre trouble — que surgit l'affaire de la « lettre perdue » apparemment par le duc de Nemours et dont l'auteur aurait pu être la princesse de Clèves. Lettre d'amour, de jalousie, de dépit et de vengeance, qui va mobiliser la cour et dont la circulation secrète de main en main nous a fait penser à ces épidémies, d'agitation partagée, dues au virus érotique de l'identification hystérique. Lettre dont l'intérêt nous a paru celui d'être une formulation « interprétative » par l'autre (Mme de Thérèses qui l'avait réellement écrite certes mais aussi l'auteur, Mme de La Fayette) censé dire et écrire les émois du sujet (Mme de Clèves), de l'impasse amoureuse. Impasse de l'organisation jalouse défensive, impasse du narcissisme et de la voie hystérique à laquelle Mme de Clèves pourra difficilement recourir, celle qui fait « jouir de tout le plaisir que peut donner la vengeance

36. *Ibid.*, p. 95.

37. *Ibid.*, p. 101.

38. *Ibid.*, p. 115.

39. *Ibid.*, p. 116.

40. *Ibid.*, p. 117.

41. *Ibid.*, p. 117.

du dépit amoureux »⁴². Lettre qui pour lui être ainsi assénée du dehors comme un dévoilement mais aussi une mise en accusation et une leçon de conduite, induira, avec l'appoint du surmoi maternel, la confusion dans les esprits de la Princesse. « Ses pensées étaient si confuses qu'elle n'en avait aucune distincte et elle se trouvait dans une sorte de douleur insupportable qu'elle ne connaissait point et qu'elle n'avait jamais sentie »⁴³... « Ce mal qu'elle trouvait si insupportable était la jalousie avec toutes les horreurs dont elle peut être accompagnée »⁴⁴. Il est difficile de suivre tous les auteurs qui ont voulu ainsi « diagnostiquer » « une hystérie » chez la princesse de Clèves. Certes le manifeste du texte et la suite immédiate du roman semblent y prêter et éclairer la conduite de la Princesse infligeant, par voie de frustration et d'exacerbation de leur amour, la douleur à son amant et à son mari... « Je trouvai qu'il fallait que vous m'aimassiez pour sentir le mal de n'être point aimé que j'éprouvais si cruellement »⁴⁵... mais ce n'est que pure apparence, car la Princesse souffrait plutôt d'être aimée et de ne le pouvoir, et sa conduite n'eut rien d'une stratégie de relance ou de vengeance, d'un vœu désespéré d'amoureuse dépitée en direction de l'être aimé. Son aveu (à venir) serait plutôt celui de l'incapacité d'aimer réellement l'objet (externalisé) liée à l'insuffisance de son narcissisme... ; le recours, dans le cadre d'un transfert de scène primitive, à la jalousie et à l'identification masochique pour punir l'amant décevant serait en fait voué à l'échec puisqu'il engage la mère davantage que le père œdipien, expérience intolérable pour l'économie de Mme de Clèves. Insuffisance de la protection masochique et inefficacité de ses reproches d'avoir transgressé l'interdit maternel et de ne pas s'être « découverte » à son époux, substitut du redoutable procureur maternel qui « aurait eu intérêt à la cacher »⁴⁶ protégeant ainsi son moi vulnérable de toute déception. L'absence de traces d'une quelconque hostilité à l'endroit de sa mère qui aurait pu inciter au retournement masochique... de bon aloi (en l'occurrence) fut pour quelque chose dans la désorganisation de sa pensée ; la répétition des reproches torturants — « quels retours ne fit-elle point sur elle-même, quelles réflexions sur les conseils que sa mère lui avait donnés »⁴⁷ —, qui ne pouvaient apaiser sa souffrance, trahissait ainsi sa culpabilité à ne pouvoir réussir à... s'aimer, elle-même, davantage que celle d'avoir pu oser défier sa mère, et affronter sa passion, sa jalousie, son amour. Quant à la douleur associée à l'état sub-confusionnel, elle nous paraît due, en conséquence, à la privation, en représentations narcissiques d'objet qui lieraient un auto-érotisme œdipien frappé d'interdit : douleur de l'abandon à l'excitation pulsionnelle par manque d'investissement narcissique « idéal » de l'aspiration « féminine ».

Les faits venant laver le duc de Nemours de tout soupçon dans l'affaire de la lettre, les embellies narcissiques furent dorénavant de courte durée. La complaisance de M. de Clèves aura beau autoriser la vue de l'amant et la « joie de sa présence »⁴⁸, contre-investir comme « un songe »⁴⁹ sa douleur, cet appoint narcissique ne calmera plus l'idée « qu'elle trompait le mari du monde qui méritait le moins d'être trompé » et sa « honte de paraître si peu digne d'estime

42. *Ibid.*, p. 129.

43. *Ibid.*, p. 126.

44. *Ibid.*, p. 130.

45. *Ibid.*, p. 128.

46. *Ibid.*, p. 131.

47. *Ibid.*, p. 131.

48. *Ibid.*, p. 164.

49. *Ibid.*, p. 164.

aux yeux même de son amant »⁵⁰. Tous sentiments encore plus supportables que « les cuisantes douleurs... que M. de Nemours aimait ailleurs et qu'elle était trompée ». Dénî de l'évidence, emprise de la culpabilité, pas tant liée à l'amour, « œdipienne », que narcissique liée à la peur de le perdre : l'idéalisation de l'objet envahie par la menace que le dépouillement amoureux fait peser sur le narcissisme (primaire), son moi appauvri et risquant de se dépouiller davantage, d'être grugé, ne pouvait qu'inciter la Princesse à se vivre « trompée ». Sa jalousie « lui ouvrit les yeux »⁵¹ sur le fait que M. de Nemours était... un homme à femmes (!) et « qu'il était presque impossible qu'elle pût être contente de sa passion »⁵² : « Veux-je la souffrir, veux-je manquer à M. de Clèves, veux-je manquer à moi-même, veux-je enfin m'exposer aux cruels repentirs et aux mortelles douleurs que donne l'amour ?... Il faut m'en aller à la campagne »⁵³. La princesse de Clèves recourt, une fois de plus, là où le déplacement psychique fait défaut, à l'agi de l'éloignement réel. Conduite à laquelle répondra, en contrepoint, celle de l'amant dont l'esprit par contre se remplissait de son absence. De Nemours la suivra et, caché, la surprendra s'entretenant de lui avec son époux. C'est la scène de l'aveu à M. de Clèves. Vulnérable et privé de sa projection phallique narcissique sur son épouse, jaloux mais curieusement manquant de haine, le Prince supplie celle-ci de lui apprendre « qui est celui » qu'elle veut éviter. En vain. Une accalmie conjugale précédera, avec le retour à Paris, l'orage... Lequel survient lors d'une dénégation maladroite par le duc de Nemours questionné par la reine Dauphine de son amour pour la Princesse, en sa présence : « Cette personne ne connaît pas sans doute l'amour et elle a pris pour lui une légère reconnaissance de l'attachement que l'on a pour elle »⁵⁴. Dénégation chargée d'un dévoilement, d'une interprétation... Ebranlée par ce dévoilement qui jette la suspicion sur son amour par ailleurs trahi (dans tous les sens du terme) — son amant s'empressant de faire porter le chapeau de la trahison au mari — Mme de Clèves s'alite. Elle fera face aux soupçons réactivés de son époux qui l'accable. Le Prince se disculpe, incriminant du même coup l'amant. C'est l'amertume et le malaise d'identité : « J'ai eu tort de croire qu'il y eut un homme capable de cacher ce qui flatte sa gloire. C'est pourtant pour cet homme que j'ai cru si différent du reste des hommes que je me trouve comme les autres femmes étant si éloignée de leur ressembler »⁵⁵. Echec du double fantasme d'être sujet-objet de son désir auprès de l'autre et d'être objet du désir de cet autre. Blanchi de tromperie, le prince de Clèves n'est pas pour autant apaisé : il harcèle la Princesse de questions, de « pourquoi(s) »... et s'attaque même aux pensées secrètes de son épouse... « Ne vous est-il pas présent lorsque vous ne le voyez pas... » l'invitant à... « l'indifférence » ! Le Prince s'en justifiait : « Comment pouvez-vous espérer que je conservasse de la raison »⁵⁶, tout en accablant Mme de Clèves, comme autrefois sa mère le faisait : « Je vous demande seulement de vous souvenir que vous m'avez rendu le plus malheureux homme du monde. » Livrée à cet assaut, la Princesse se retire à la campagne.

Nouvelle régression en la compagnie cette fois, bien que séparément, de son amant l'observant, sans être vu d'elle (bien qu'espionné par un serviteur

50. *Ibid.*, p. 165.

51. *Ibid.*, p. 166.

52. *Ibid.*, p. 166.

53. *Ibid.*, p. 167.

54. *Ibid.*, p. 196.

55. *Ibid.*, p. 205.

56. *Ibid.*, p. 226.

de M. de Clèves), la voyant occupée à regarder son portrait à lui, de Nemours, et à jouer avec sa canne... »⁵⁷. Scénario scopophilique autour de la construction d'un fantasme d'identification primaire où la Princesse s'investit comme complément du désir de l'objet, partie du fantasme inconscient auto-érotique de sa mère. Tentative de réorganisation narcissique primitive. Prévenu par son homme de confiance, le prince de Clèves entre dans un... désespoir violent et connaît « en même temps la douleur que causent l'infidélité d'une maîtresse et la honte d'être trompé par une femme »⁵⁸. Son accablement fut tel, sa fièvre si accidentée, sa maladie si dangereuse qu'il était condamné par les médecins. Il dira à Mme de Clèves qu'il « meurt du cruel déplaisir » qu'elle lui a donné d'avoir été « trompé », abandonné, de ne pouvoir « vivre séparé » ; elle le détrompe sur son infidélité et le prend à nouveau à témoin de sa « vertu la plus austère ». Mais ce « soulagement d'emporter la pensée qu'elle est digne d'estime » ne lui redonne pas vie et il « mourut enfin avec une constance admirable »⁵⁹.

Nous pourrions commenter longuement la jalousie du prince de Clèves et les ravages de l'amour qui la déclenchèrent, dès lors que le dépouillement de son narcissisme phallique, projeté sur son épouse, le livre à la faiblesse d'un « pare-excitation interne » et au tumulte de la désinhibition pulsionnelle. Nous ferons seulement remarquer que les « scènes extérieures » qui semblent avoir précipité son déséquilibre donnent la mesure de ses compulsions de réassurance narcissique et de la faiblesse de ses positions d'identification virile, comme si son conflit œdipien ne pouvait s'élaborer que dans la projection, d'un scénario de rivalité homosexuelle... féminine (et non seulement avec le duc de Nemours) qui renforce son impuissance. Doublement déçu et vaincu, le prince de Clèves meurt certes de sa « fièvre » jalouse, mais l'autre, dont l'omniprésence le dépouille de tout espoir, n'est pas tant son rival, le duc de Nemours, que l'invincible démarche... féminine de son épouse, jusqu'ici contenue par lui et pour lui, redoutable enjeu de la « virginité » de la Princesse... En se dérochant à « être sa femme », Mme de Clèves fait vaciller l'identité emblématique du Prince, laquelle se consumera dans la jalousie, consumant ses identifications œdipiennes, homosexuelle et virile, faute de se soutenir d'une forte assise narcissique.

Au décès de son mari, Mme de Clèves « demeura dans une affliction si violente qu'elle perdit quasi l'usage de la raison... » Lorsqu'elle en revint, « elle n'était pas encore en état de sentir distinctement sa douleur »⁶⁰. Cet état de confusion quasi anesthésique dissipé (nous nous souviendrons des rapports entre « anesthésie » et « processus mélancolique » tels que Freud les abordait à l'époque du manuscrit G), apparut le remords, et le recours au surmoi maternel... « La douleur de la Princesse passait les bornes de la raison. Ce mari mourant et mourant à cause d'elle et avec tant de tendresse pour elle ne lui sortait point de l'esprit... Tout ce qu'elle lui devait et elle se faisait un crime de n'avoir pas eu de la passion pour lui... elle ne ferait dans le reste de sa vie que ce qu'il aurait été bien aise qu'elle eût fait s'il avait vécu »⁶¹. Quant à la douleur suscitée à imaginer la part, dans ce malheur, de l'amour de M. de Nemours, elle « se confondait dans celle de la perte de son mari et elle croyait n'en avoir point d'autre »⁶². La survie de Mme de Clèves exigeait cette économie

57. *Ibid.*, p. 233-234.

58. *Ibid.*, p. 245.

59. *Ibid.*, p. 251.

60. *Ibid.*, p. 252.

61. *Ibid.*, p. 254.

62. *Ibid.*, p. 254.

d'un conflit entre son « moi critique » et son moi-idéal, et lui imposait d'ériger sa culpabilité à l'endroit du mari mort (renvoyant désormais à la mère morte) en culte, culte drainant ses aspirations idéales et essayant de ce fait de sauver du désastre la nécessité narcissique primaire. Mme de Clèves « sortit de cette violente affliction » au bout de quelques mois et « passa dans un état de tristesse et langueur »⁶³. Sans doute aussi ce mécanisme de sauvegarde — où le surmoi se laisse circonvenir par l'idéal du moi — ne fut-il pas étranger au retour en force de l'idéalisation... du duc de Nemours « aimable, au-dessus de tout ce qui était au monde, songeant à la voir sans songer à en être vu... digne d'être aimé par son seul attachement, et pour qui elle avait une inclination si violente qu'elle l'aurait aimé quand il ne l'aurait pas aimée »⁶⁴! Elan aussitôt suivi d'une blessure de « son austère vertu ». L'autopersuasion surmoïque « n'entraînait pas son cœur » et la Princesse « céda pour la première fois au penchant qu'elle avait pour M. de Nemours »⁶⁵ en acceptant « de se trouver seuls et en état de parler pour la première fois »⁶⁶. Elle lui avoue alors qu'il lui a inspiré des sentiments qui lui étaient inconnus avant que de l'avoir vu et dont elle avait même si peu d'idée mais ajoute : « Je ne sais même si je ne vous le dis point plus pour l'amour de moi que pour l'amour de vous, car enfin cet aveu n'aura point de suite et je suivrai les règles austères que mon devoir m'impose »⁶⁷. Et le duc de Nemours de s'écrier : « Quel fantôme de devoir opposez-vous à mon bonheur ! » On ne saurait mieux dénoncer la collusion survenue entre le surmoi et l'idéal narcissique de Mme de Clèves, le devoir et l'exigence d'un « objet » fantôme, ombre d'un idéal terni et menacé... La Princesse répondit à son amant que de l'avoir distingué du reste des hommes lui « fait envisager des malheurs à (s')attacher à (lui) » et cet aveu terrible de la nécessité de son amour et de l'impossibilité de s'y abandonner risquant de « n'être plus aimée » se mettant « en état de voir certainement finir cette passion dont (elle) fait toute (sa) félicité »⁶⁸. Quel aveu d'amour de l'amour, de l'autre absolu, mais aussi quelle répudiation de l'amant dont la « constance » de l'amour ne pourrait se maintenir que par « les obstacles »⁶⁹. Répudiation au nom de la mémoire de son époux mais également au nom de son intérêt : « Ce que je crois devoir à la mémoire de M. de Clèves serait faible s'il n'était soutenu par l'intérêt de mon repos »⁷⁰. Coïncidence de la mémoire maternelle et de l'aspiration narcissique, leurre surtout de la collusion surmoi et idéal du moi, où la croyance au renoncement à développer l'échange amoureux avec l'autre, censé apporter la quiétude, méconnaît la nécessité de cet amour-là pour la conservation de soi, pour le narcissisme d'un moi « alangui ». Aveu d'amour et répudiation, aveu-répudiation qu'il n'est pas vain d'essayer un peu plus de comprendre. Mme de Clèves nous y aide par son « explication » avec son amant : « Que n'ai-je commencé à vous connaître depuis que je suis libre, ou pourquoi ne vous ai-je pas connu devant que d'être engagée ? Pourquoi la destinée nous sépare-t-elle par un obstacle si invincible ?... Il est vrai que je sacrifie beaucoup à un devoir qui ne subsiste que dans mon imagination »⁷¹. Ces renvois-références à une liberté « première » en deçà des engagements œdipiens et au-delà de la loi

63. *Ibid.*, p. 254.

64. *Ibid.*, p. 258.

65. *Ibid.*, p. 263.

66. *Ibid.*, p. 263.

67. *Ibid.*, p. 267.

68. *Ibid.*, p. 271.

69. *Ibid.*, p. 271.

70. *Ibid.*, p. 274.

71. *Ibid.*, p. 275.

phallique narcissique, nous ont paru typiques d'un fantasme mégalomane de l'idéal du moi « féminin » (et non pas de la femme seulement), et pouvoir rendre compte de l'impasse de l'engagement amoureux, privé d'une assise auto-érotique bisexuelle, d'une assise narcissique-érotique pour le désir, telle que le lien primaire à la mère, aux parents, peut la constituer. Mme de Clèves cache à peine que la répudiation de son amant, à partir de son mari, n'est qu'un argument secondaire. De Nemours, accusé du meurtre de l'époux, ne doit pas lui survivre dans son cœur parce qu'il ne peut pas le remplacer, parce que « M. de Clèves était peut-être l'UNIQUE homme du monde capable de conserver de l'amour dans le mariage »⁷². Ce faisant, la Princesse paraît oublier que, d'une certaine manière, elle avait aussi et déjà répudié cet homme « unique », son mari... et méconnaît que cette double répudiation de deux hommes, dont l'image condense les deux images du père, celui de la loi et le père érotique, signe, avec le meurtre du père du désir, la disparition de toute limite! Elle ne peut donc aimer de Nemours mais en même temps qu'elle le répudie, elle répudie son désir de femme pour un homme, cadre du support narcissique de son transfert bisexuel « maternel », et toute possibilité de neutraliser les charges destructrices de sa passion amoureuse dorénavant livrée toute à son aspiration érotique homosexuelle...

Enfin libre... « Ce lui était une chose si nouvelle d'être sortie de cette contrainte qu'elle s'était imposée, d'avoir souffert pour la première fois de sa vie qu'on lui dit qu'on était amoureux d'elle et d'avoir dit d'elle-même qu'elle aimait »⁷³. La Princesse s'abandonna... à la retraite, dans ses grandes terres des... Pyrénées, mais son « esprit agité » lui valut une « maladie violente » d'un « extrême péril », dont elle sortit par une « maladie de langueur qui ne laissait guère d'espérance de sa vie »⁷⁴. « La nécessité de mourir... l'accoutuma à se détacher de toutes choses » mais les traces, dans son cœur, de l'amour pour M. de Nemours n'étant pas effacées, elle « surmonta les restes de cette passion qui était affaiblie par les sentiments que sa maladie lui avait donnés : les pensées de la mort lui avaient reproché la mémoire de M. de Clèves »⁷⁵. Mme de Clèves se retira dans une maison religieuse et fit savoir à M. de Nemours, toujours aimant, qu'elle ne « s'exposerait point au péril de le voir et de détruire par sa présence des sentiments qu'elle devait conserver »⁷⁶. Elle put, pendant quelque temps encore, caresser cette illusion au prix « d'occupations plus saintes que celles des couvents les plus austères »⁷⁷. Mais sa vie fut assez courte et elle mourut, laissant « des exemples de vertu inimitables »⁷⁸.

Echec d'une femme et de son amour ou triomphe de la « féminité » de l'amour ? Dilemme aventureux et peut-être aussi faux problème... Toujours est-il que cette répudiation, active et paradoxale, par la Princesse de Clèves, de ses attaches amoureuses foncières (et non seulement de son attachement amoureux pour son amant) porte quelque chose d'un discours « féminin » absolu, auquel il est difficile de rester sourd, et que les notions de masochisme érogène ou même de narcissisme de

72. *Ibid.*, p. 271.

73. *Ibid.*, p. 277.

74. *Ibid.*, p. 282.

75. *Ibid.*, p. 282.

76. *Ibid.*, p. 284.

77. *Ibid.*, p. 285.

78. *Ibid.*, p. 285.

mort ne font qu'approcher. Serait-ce la nécessité, pour l'être féminin, de la transgression — quel qu'en fût le prix, et ce peut être la mort — d'une culpabilité originaire ? Certes, celle que nous disons née de la tension entre le moi et son idéal mais qu'en l'occurrence il serait plus précis de dire entre un moi, en quête infinie exigeante de son identification idéale, et un surmoi phallique narcissique, jamais réellement instauré et d'autant projeté, inacceptable. Tension douloureuse, et ce d'autant que « l'objet » de l'investissement narcissique, ce moi jamais définitivement assuré, souffre des retraits d'investissement de l'objet « différent » comme il souffrait déjà d'avoir à aimer cet objet, qui l'enrichit... de ses propres dépouilles.

III. — DOULEUR... PULSIONS... NARCISSISME... AMOUR ET DOULEUR...

Il a été répétitivement question, dans ce travail, de la douleur du narcissisme, de la douleur apparue avec la défaillance de l'investissement narcissique de l'objet, que nous avons mise en rapport avec une défaillance constitutive du narcissisme du moi.

Nous avons par ailleurs essayé de faire valoir l'idée que la douleur de l'amour, la souffrance prolongée de cette Princesse qui était aimée, tel le cri du bébé refusant de se laisser endormir par sa mère qui le berce pourtant, témoignait non pas d'un manque d'investissement narcissique par l'objet mais d'une carence de la liaison de l'auto-érotisme avec l'objet, en son absence. La menace sur le narcissisme des affects douloureux, dits de perte, témoigne ainsi de la détresse d'une activité auto-érotique psychique en souffrance de son objet, son liant. Retour anachronique au clivage radical primitif de la pulsion ?

La culpabilité inconsciente, narcissique, à l'origine du sentiment d'avoir démerité par rapport à son propre idéal, nous a enfin paru le moteur, l'axe douloureux de l'impossible travail de deuil.

Nous voudrions maintenant, toujours à l'aide de ce que cette histoire nous réfléchit, préciser ce destin douloureux de l'activité pulsionnelle dans le « mode de choix narcissique de l'objet d'amour ». On savait de tous temps que le sommeil apaisait la souffrance, mais le rêve nous a appris que ne plus souffrir, satisfaire hallucinatoirement le désir, intégrait la mise en tension — et la mise en « mouvement » du désir — par la douleur, dans la dynamique et l'économie du rêve... et du cauchemar. Sommeil et travail de rêve expriment ainsi, à leur manière,

le rôle de la douleur dans la constitution même du psychisme comme si la pulsion, « mère » de la nécessité du désir, était « l'enfant » de la réalité douloureuse⁷⁹. Douleur et destin pulsionnels animent, d'ailleurs, la métapsychologie freudienne, à propos du narcissisme et de l'amour. *La Princesse de Clèves* nous montre, à l'aide d'un véritable clavier de douleur, ce qu'il en coûte « d'aimer » pour le narcissisme. Sous peine d'épuisement dans la douleur, l'investissement de l'objet, parti du moi, ne peut se faire dans l'abandon de soi. Aimer suppose « l'être » ! (dans tous les sens... du mot), mais être aimé peut déjà induire le grand péril... et ce n'est pas le retrait du monde (extérieur) qui sauvera Mme de Clèves aggravant la pénurie de son moi en objets qui le constituent. Bien que son besoin narcissique d'être aimée fut immense et comblé, l'amour fut à l'origine de sa douloureuse ruine, tant son narcissisme était en souffrance.

C'est dire l'intérêt, aussi, de ce roman d'illustrer notre représentation du destin du narcissisme et de la pulsion scopophile qui l'étaye, tel qu'il va se jouer dans l'amour, et tel qu'il va dépendre de la possibilité du déplacement et de la symbolisation, propres à être induits par la voie réfléchie de la pulsion. Nous attendrons ainsi vainement que Mme de Clèves puisse s'aimer, aimant et aimée dans les yeux de l'autre. Le manque de consistance narcissique (*narcissistic consistency* : Freud) — en termes de narcissisme secondaire — de la jeune demoiselle de Chartres, puis de la princesse de Clèves, sera certes suppléé par l'apport de flamme amoureuse qui lui vient du regard de ses amants — et singulièrement de de Nemours — sur lesquels elle a posé les yeux. Mais ce regard, qui sera réfléchi sur son propre sexe, ne lui fait pas tirer toutes les conséquences plaisantes, et jusqu'à leur terme sexuel, de cette provision narcissique... Mme de Clèves ne le reçoit que comme un souffle pour son propre regard vacillant sur elle-même, comme un aliment auto-érotique. Elle ne retrouvera dans les yeux de ses amants que ce qui pourra la conforter dans son estime d'elle-même et selon l'injonction maternelle, mais à aucun moment, sa séduction phallique comme objet du désir de l'autre, et cela faute de l'avoir trouvée dans le regard de sa mère. Ainsi privée de l'« identification » qui lui permettrait de désirer le... sexe de l'autre. Défaillance de l'élaboration fantasmatique de son idéal du moi : pour ne pas s'être sentie reconnue sexuellement gratifiante dans les yeux de sa mère, vidés de tout narcissisme

79. ... la douleur comme grand-mère ! comme « femme originaire » ! Folles métaphores sans doute mais n'y a-t-il pas au fond de toute grand-mère, figure totémique que les épreuves douloureuses ont « momifiée », mais dont la bonté et la protection sont légendaires, une « initiatrice » ?...

phallique « paternel », Mme de Clèves n'en connaîtra pas pour autant les joies de son sexe... lorsque l'homme paraîtra.

L'importance des « jeux » de regard n'échappe guère au lecteur du roman. Les scénarios de surveillance, de guet, d'espionnage, de captation du trouble et de la rougeur de l'autre, les scènes proprement voyeuristes, les tirades introspectives, les retours à l'auto-observation, au regard sur soi, le tout sur fond de mises en scènes répétées d'exhibitions, de scènes de Cour, de portraits-miroirs constituent un « leitmotiv ». Nous aurons une troublante impression face à une telle activité du regard, dont semble bannie toute composante, toute pulsion sadique. Il faudra attendre une « scène d'extérieur », le tournoi où le roi a l'œil crevé d'un coup de lance, avant de mourir (apparition du registre de la castration), pour qu'apparaissent, dans l'intimité des scènes, les effets ravageurs des pulsions sadiques retournées sur les sujets et en leur contraire... et ce sera la série des morts d'amour, d'abord masculines, puis celle de la princesse de Clèves. En tout cas, toutes ces situations, centrées par le regard, dessinent une oscillation et un balancement répété entre les fantasmes d'identification primaire de la Princesse (qui se fait une place dans le fantasme inconscient auto-érotique de sa mère) et ses fantasmes auto-érotiques propres (se vivant totalement et uniquement comme objet-sujet de son propre désir) utilisant le retournement sur soi et en son contraire... Nous rappellerons que Freud les désigne comme les mécanismes de défense narcissiques du moi, au service de l'édification narcissique⁸⁰.

Plaidoyer, pour l'auto-érotisme, dont la valeur défensive, vitale pour le moi, fût-ce au prix de la douleur, dépend de son attache au regard de l'autre, liant d'objet auto-érotique en l'absence de l'objet réel. Ainsi, les destins pulsionnels dépendent-ils de l'organisation narcissique du moi et « portent le cachet de cette phase » (S. Freud). La permanence du jeu des mécanismes de défense précoce, dans le texte du roman, scande les ratages, à partir de l'avortement de l'activité fantasmatique auto-érotique de Mme de Clèves et des amorces d'identification hystérique, d'une organisation « sexuelle » de son désir

80. « Nous avons été habitués à appeler narcissique la phase précoce de développement du moi durant laquelle les pulsions sexuelles de celui-ci trouvent une satisfaction auto-érotique... il s'ensuit que le stade préliminaire de la pulsion scopophile dans lequel le propre corps du sujet est l'objet de la scopophilie doit être considéré comme narcissique... le voyeurisme se développe à partir de là en laissant derrière lui le narcissisme. Au contraire, la pulsion scopophile passive tient fermement à l'objet narcissique. De manière similaire, la transformation du sadisme en masochisme implique un retour à l'objet narcissique. Et, dans les deux cas, le sujet narcissique est, par identification, remplacé par un autre moi extérieur » (S. Freud, *Pulsions et destin des pulsions*, SE, vol. 14, p. 132).

œdipien. Les excitations érotiques de la Princesse resteront virginales : chauffées à blanc par un idéal féminin intense, leur reste de coloration sexuelle sera constamment lessivé par un surmoi maternel archaïque détergent...

Certes Freud répugnait à assimiler l'amour aux autres pulsions, car son destin habituel d'être transformé en haine procède d'un véritable changement qualitatif. Il en fait un résultat du narcissisme, et l'expression d'un courant sexuel global, mais la démarche qu'il suivra pour l'étude des « contrastes » amoureux (à l'aide de la triple polarité psychique : sujet/objet, plaisir/déplaisir, actif/passif) recourt au modèle du destin de la pulsion scopophile. Ainsi la voie active-passive d'aimer/être aimé reconnaît-elle un stade préalable, celui de s'aimer soi-même, dont le versant d'être aimé reste proche (« reste près du narcissisme »), où les intérêts érotiques et agressifs du moi ne seraient pas différenciés en amour ou haine et où la contrepartie de l'ambivalence du moi, vis-à-vis du monde extérieur, serait l'indifférence. Etat vers lequel l'aspiration au repos de Mme de Clèves et son détachement du monde, dirigeront régressivement son investissement auto-érotique. Il y aurait donc eu peu de place — et pendant longtemps pas de place — pour l'amour « actif » dans la démarche de la Princesse, ainsi peu exposée à l'appauvrissement de son moi, et nous ne sommes pas plus étonnés qu'elle ait pu sauvegarder cette estime d'elle-même qu'elle vénère — au travers de laquelle elle défend son narcissisme vulnérable — que nous ne le serons, lorsque avec l'amour devenu exigeant et la minant de l'intérieur, Mme de Clèves, qui n'a nullement démerité en fait ou sexuellement « failli », vivra la mort ou l'éloignement d'avec ses êtres chers, comme la ruine de son estime d'elle-même. L'échec, dans la douleur, des élaborations auto-érotiques de la Princesse accuse la faiblesse du narcissisme primaire et l'instabilité, en conséquence, du repli sur le moi. Un « quelque chose de plus », cette « action psychique » qui, pour Freud, transforme l'auto-érotisme en narcissisme, manque : la capacité de lier l'excitation auto-érotique à l'objet en l'absence de celui-ci, elle-même dépendant des premières introjections de l'amour, des premières liaisons de la... haine envers l'objet. Il y a peu de place pour la haine dans la passion amoureuse de Mme de Clèves, tout au plus quelque « aigreur », surtout de la douleur, et l'évitement de l'objet de plaisir ou de déplaisir. Son amour pour M. de Nemours porte peu Mme de Clèves vers son amant : si elle le possède, c'est de loin, en se préservant des feux d'une dévoration active qui embraserait la possession. Son amour, tel le cheval de Troie, ne la menacera qu'une fois

disparu de son regard, et ses contenus épars réapparaissant alors exigeants et revendiquant en elle comme autant d'excitation douloureuse. Là où la haine pouvait advenir, surgit la douleur. Force d'agression moins « spécifique » que la haine, moins « liée » aussi, mais plus subtilement destructrice. Problème ainsi posé de la capacité de l'introjection pulsionnelle, liant des ébauches de haine apparue avec l'investissement de l'objet, problème de l'absence d'un surmoi protecteur en Mme de Clèves. Si l'on y ajoute l'orientation « conservatoire » des intérêts (érotiques et agressifs intriqués) de la Princesse, et, *last but not least*, sa plainte « idéale », sans doute disposons-nous des éléments qui donnent son visage spécial de « langueur » mélancolique à l'affection qui atteint Mme de Clèves peu avant sa mort.

En effet, l'affection dont semble atteinte Mme de Clèves, n'évoque pas la mélancolie, en tout cas typique, et il est question de « langueur ». De fait, le visage régressif — au sens d'une régression narcissique — va prévaloir bien que masqué, au début, par le tableau douloureux d'une maladie de deuil, la douleur liée à la perte de son mari s'alimentant au puits sans fin de la douleur, née des précipités pulsionnels de l'incorporation nécessaire pour éviter le renoncement à l'amour. Avec l'échec de son amour pour de Nemours, cet amour s'étant avéré douloureusement menaçant pour son narcissisme, l'investissement amoureux (narcissique et érotique), rapatrié dans son moi, essaie de trouver refuge dans une « identification narcissique », d'établir ainsi une identification avec son objet idéal, durement terni par les épreuves. Tâche d'autant plus ardue que non seulement l'investissement rapatrié est faible (à la mesure du faible investissement amoureux « actif » de l'objet) mais que le moi, débordé par les énergies d'investissement mobilisées par l'aspiration idéale, parvient mal à les lier ; moi démuní, en introjections, livré aux reproches maternels, surtout sans la contrepartie surmoïque protectrice qui puisse brider les pulsions de destruction. La douleur qui en résulte fut immense. Il semble que l'ordre du « renoncement » — et la jouissance inhérente aux exercices vertueux les plus austères — soit venu, dans la langueur, tempérer cette douleur. Renoncement devenu, ainsi, le ressort de l'identification narcissique de Mme de Clèves, apaisant du même coup un surmoi maternel subverti et résolvant la tension douloureuse du conflit interne né entre son idéal narcissique exigeant et son moi assoiffé d'amour...

Un second point, qui ne manque pas de se signaler à l'attention « clinique », est la relative pauvreté des reproches (auto-reproches ou accusations d'autrui) eu égard à l'immense souci de mérite de la Prin-

cesse, alors qu'une série de morts et de drames sont venus marquer le déroulement de son histoire d'amour. L'explication pourrait résider dans la faiblesse de son investissement d'objet, l'investissement narcissique et son moi restant, au cours de ces épreuves, au service de son idéal. On ne peut dire de fait que Mme de Clèves ait réellement connu un conflit d'amour qui puisse alimenter ses plaintes. Par contre, le seul véritable reproche à la « hanter », et qui semble être celui d'avoir à démeriter de sa visée idéale, tire sa force d'être un rappel de sa foi en son idéal ; d'ailleurs, il « résonne » davantage comme une élégie amoureuse qu'une plainte à l'endroit d'un autre ou qu'un reproche qu'elle s'adresserait.

Suicidaire — et nous terminerons par cette remarque — Mme de Clèves ne l'est pas du fait d'une quelconque haine envers M. de Nemours, des hommes... et en fait à l'endroit de sa mère, car sa haine n'est pas « opérante », tant ses investissements d' « objet » restent pris dans le lot de son investissement narcissique. Elle ne se tue pas, comme un moi haineux se tue en voulant meurtrir l'objet en lui. Elle SE MEURT à concurrence de l'épuisement — jouissance d'une souffrance qui draine tous les investissements pour maintenir l'idéal.

Dr René BÉROUTI
22, av. Pierre I^{er}-de-Serbie
75116 Paris